

La résurrection de Jésus ou la détermination pascale de la foi chrétienne

La résurrection de Jésus ne constitue pas le *happy end* de la Passion. Elle se donne comme le principe du christianisme qui fonde et éclaire l'itinéraire de Jésus de Nazareth et l'autorité de sa parole. Depuis, on peut parler d'une détermination pascale de la foi chrétienne. Force est cependant de constater que dans l'histoire de la théologie, de la spiritualité ou de la morale, cette dimension pascale n'a été que fort peu mise en évidence. Rarement elle joue un rôle programmatique. Or, la résurrection de Jésus n'est pas la fin mais le début du christianisme. A ce titre, on est légitimement fondé à considérer que la détermination pascale de la foi chrétienne honore l'événement que représente la révélation de Dieu en Jésus et le don de son Esprit. Après avoir mis en évidence la difficulté intrinsèque de la foi pascale (1) nous verrons que celle-ci n'a pas à se perdre dans la recherche de preuve, dans l'indice que constitue l'existence de Jésus de Nazareth (2). Si la foi pascale représente une sorte de commencement absolu par une nouvelle détermination de l'acte de croire en Dieu (3), elle n'en constitue pas moins un véritable saut, un pari sur Dieu : c'est ce que l'itinéraire pascal inaugural de Jésus de Nazareth ouvre comme perspective au croyant qui se risque du côté de Pâques (4).

I

Les difficultés intrinsèques de la foi pascale.

Comment les disciples seraient-ils venus à confesser que Christ est ressuscité sans faire fond sur la foi en Dieu ? Le fondement de la foi pascale, n'est autre que Dieu lui-même ; c'est lui qui permet de faire le pas de la foi¹. Le point de départ de la prédication chrétienne se donne dans le témoignage des premiers chrétiens qui porte sur ce qu'ils confessent comme étant le fruit l'action de Dieu en Jésus de Nazareth². Croire en la Résurrection, c'est donc croire que *Dieu a agi* dans l'histoire. La question de la foi pascale ne s'épuise pas cependant dans la question de l'histoire, une fois le terrain balisé par l'établissement de critères nécessaires et suffisants pour rendre crédible la foi pascale. Elle constitue la foi *par excellence*. Non que la foi pascale soit qualitativement meilleure qu'une autre. D'ailleurs, commençant par l'affirmation de la *mort* sur la Croix, elle apparaît comme *difficile*. En ce sens elle est une radicalisation de la foi en Dieu. Pâques ne change pas le contenu de la foi – confiance en Dieu créateur – ni son objet – la relation avec un Vivant – mais la pose comme un déni de la mort. Folie et scandale ne sont pas seulement le fait de la prédication de la Croix, mais aussi, et peut-être surtout de l'annonce du Ressuscité.

Si l'acte de foi, à propos d'un donné qui est présenté comme historique, n'est fondé « que si la science historique en fournit la preuve, l'espace de la foi se trouve indûment rétréci à celui des possibilités de cette science, par ailleurs particulièrement aléatoire³ ».

1. H. KESSLER : *Sucht den Lebenden nicht bei den Toten. Die Auferstehung Jesu Christi in biblischer, fundamentaltheologischer und systematischer Sicht. Neuausgabe mit ausführlicher Erörterung der aktuellen Fragen*, Düsseldorf, Patmos Verlag, 1995 (2^e éd.) : « L'origine directe de la foi est ce qui à Pâques fut révélé, c'est-à-dire l'initiative et le contenu de la révélation pascale elle-même : le Dieu définitivement uni (c'est-à-dire restant définitivement ouvert à nous, les hommes) au Jésus crucifié et exalté dans l'Esprit, autrement dit Jésus ressuscité (*Christus praesens*) définitivement uni avec Dieu dans l'Esprit (Jésus garantissant la sollicitude de Dieu pour nous). Personne d'autre que ce Dieu du Jésus terrestre, crucifié et ressuscité, en tant qu'il est son Fils venant de Lui et actuellement crucifié ne peut être l'origine de la foi. Sans lui, c'est-à-dire sans la rencontre nouvelle où il s'auto-révèle, il n'y a pas de foi chrétienne » p. 245.

2. W. KASPER, « Der Glaube an die Auferstehung Jesu vor dem Forum historischer Kritik », *Th Q*, (4/ 1973), p. 229-241, p. 229 ss. ; M. HENGEL, *La Crucifixion dans l'Antiquité et la Folie du message de la Croix*, trad. A. CHAZELLE, Paris, Éd. du Cerf, 1976, « *Lectio divina* » 105, p. 254.

3. A. GESCHÉ, « La Résurrection de Jésus dans la théologie dogmatique. Le passé et l'avenir », *Revue Théologique de Louvain*, 1971 (2^e éd.), p. 257-306, p. 257-306.

L'absence de preuves ne signifie pas que la foi serait sans objet, car, avant de porter sur un événement, la foi constitue le *lien* entre différents objets faisant un sens⁴. S'il y a des difficultés inhérentes à l'objet de la foi elle-même en Dieu, liée à l'impossibilité de reconnaître une transcendance ou une force créatrice originante, la foi pascale présente d'autres difficultés, plus redoutables encore. L'événement pascal et le kérygme qu'il suscite est à la fois le fondement de la foi chrétienne et sa concentration. La confession de foi à partir de l'événement de la résurrection de Jésus invite à prendre position par rapport à ce que l'on croit savoir ou pouvoir dire de la destinée de l'homme.

Les problèmes viennent du contenu même de la foi pascale (dans l'agir de Dieu en l'homme) et de la manière dont celle-ci est proclamée (dans la confiance à faire à un groupe de témoins indirects auxquels il faut donner crédit). La condition croyante aujourd'hui n'est pas si éloignée qu'il y paraît de celle des origines : « Renvoyer l'expérience fondatrice de la foi dans le passé pour se faire à son propos une conviction de pur historien, ce serait passer à côté de la question posée par les textes [de l'Écriture]⁵. Dès lors, la foi pascale des origines s'affirme elle-même comme le « sûr déchiffrement de la présence agissante de l'Absent » (*ibid.*), car l'accès à la foi est toujours unique. La lecture attentive de ce que le Nouveau Testament affirme de la révélation pascale indique une pluralité des expressions et l'ancrage dans l'expérience croyante de Pâques. Les récits néotestamentaires invitent à ne pas tourner l'attention vers un cadavre, mais vers la vie⁶. Saint Luc résume toute sa christologie pascale dans cette invitation de l'ange : « Ne cherchez pas le Vivant parmi les morts ». Cela suppose l'entrée dans le régime de la foi. Celle-ci se comprend non seulement comme devant être accueillie ; elle naît aussi, par exemple, lorsque le groupe apostolique entend le témoignage des femmes et le reçoit comme crédible.

4. « En l'absence donc de références "sûres" sur le plan historique, la foi ne se trouve pas, de ce fait, nécessairement privée d'objet, car il y a tout un au-delà qui déborde l'événement. La foi n'est jamais la foi en un événement, mais en celui qui le fait être et dans ce qui est signifié par cet événement » p. 276.

5. J. DELORME "La résurrection dans le langage du Nouveau Testament" in ACFEB, *Le langage et la Foi dans l'écriture et dans le monde actuel. Exégèse et théologie*, Paris, Ed. du cerf, 1971, "Lectio divina" n°72, p. 166.

6. X. LÉON-DUFOUR, *Résurrection de Jésus et message pascal*, Paris, Éd. du Seuil, 1971, « Parole de Dieu », p. 154.

II

De la preuve à l'indice

Les apparitions agissent sur le groupe des disciples non comme des preuves historiques démonstratives, mais comme des signes : « *non sunt probationes, sed signa* »⁷. Le régime de la preuve se révèle en l'occurrence comme désespéré en ce que le rapport immédiat à la chose tue toute distance et donc toute possibilité pour la foi d'être comprise comme une décision de liberté. Si, par définition, la foi ne requiert pas la preuve, elle ne constitue pas pour autant une anesthésie de la raison. La foi s'expérimente comme une confiance accordée à un témoignage, événement de parole, fait interprétatif d'une réalité dont on veut rendre compte et à laquelle on veut faire adhérer l'autre. Or ceux qui témoignent ont le sentiment d'amener à la parole un événement "vrai". Le kérygme affirme que Christ est *vraiment* ressuscité. En fait, « c'est quand l'événement réel est devenu "événement de parole" qu'il appartient alors vraiment à l'histoire humaine qui n'a jamais fini d'actualiser son sens⁸ ». C'est alors – et alors seulement – qu'il appartient totalement au monde de la foi.

W. Pannenberg veut rompre avec le bultmannisme dominant dans la théologie protestante. C'est ainsi qu'il insiste sur le caractère historique et événementiel de la résurrection. Ses conceptions concernant la Résurrection ont suscité beaucoup de discussions. Il refuse l'interprétation purement subjectiviste ou psychologisante des apparitions et veut que l'on considère la résurrection de Jésus comme un événement historique en ce sens que la foi chrétienne en la résurrection ne se comprend que dans la perspective de l'espérance eschatologique de la résurrection des morts manifestée en Jésus⁹. Ainsi, « qu'un événement déterminé ait eu lieu ou n'ait pas eu lieu il y a deux mille ans, ce n'est pas la foi qui nous en donne la certitude, mais seulement la

7. Expression de saint Thomas citée dans Cl. GEFFRÉ, *Le Christianisme au risque de l'interprétation*, p. 118.

8. Cl. GEFFRÉ, p. 120 s.

9. W. PANNENBERG, *Esquisse d'une christologie*, p. 114.

10. W. PANNENBERG, p. 116.

recherche historique, dans la mesure où l'on peut arriver à la certitude en pareille matière¹⁰ ». L'opinion de Pannenberg prend en compte la dimension historique non seulement de l'événement en tant que tel mais aussi la difficulté à remonter aux origines. La foi chrétienne ne peut donc pas aller jusqu'à ne plus affirmer l'historicité de l'événement de la résurrection de Jésus sous peine de devenir un gnosticisme. Contestant les thèses de H. Grass¹¹, Pannenberg refuse de faire l'impasse sur le tombeau vide et pense qu'il n'est pas permis, au nom d'un prétendu *argumentum e silentio* – le fait que Paul et les Actes ne connaissent pas la tradition du tombeau vide – de soupçonner l'Écriture *a priori*. Si le tombeau vide n'est pas une preuve, dont la foi n'a cure, il est un indice parlant à partir de la foi.

Dans la genèse de ce que J. Mouroux appelle une certitude spirituelle, il y a l'unité de l'intelligence et de la volonté¹². Or, dans le cas de la foi pascale, le rationnel ne peut pas répondre totalement à l'existential ; il y a toujours une part non satisfaite. Si l'intelligence est une « saisie du vrai », celle-ci ne peut être sacrifiée à un fidéisme stérilisant. La raison a besoin de points de départ qu'elle tient pour fermes. Elle n'est pas sacrifiée sur l'autel de la foi, mais s'achève en elle¹³. Dans quelle mesure et jusqu'où la méthode et la raison historiques sont-elles alors compétentes en matière de foi ? Dans quelle mesure la question historique peut-elle aider à comprendre le fondement de la foi pascale¹⁴ ? Accueil, la foi est aussi don et acte de l'homme¹⁵. En ce sens, elle doit rendre compte de l'espérance qui en sourd. Si la foi est don de Dieu, elle est aussi un acte de l'homme. Celui-ci la vit comme un don qu'il consent à Dieu. L'acte de foi tel que l'envisage Barth, refusant toute preuve et toute démonstration, mérite attention et critique. En effet, si Barth a raison de faire de la foi une initiative de Dieu et une écoute croyante de sa Parole, il y a le risque d'enfermer l'homme dans l'attentisme. Or, en vertu de la dynamique pascale et pentecostale, il est, lui aussi, rendu capable d'initiative¹⁶.

11. H. GRASS, *Ostergeschehen und Osterberichte*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1964, 3^e éd. p. 180.

12. J. MOUROUX, *À travers le monde de la foi*, p. 48.

13. J. MOUROUX, p. 157 ss.

14. W. KASPER, p. 232.

15. W. KASPER, p. 239.

16. Voir la critique de H. BOUILLARD, *Karl Barth*, Paris, Aubier, 3 vol., 1957, III, p. 24. Voir aussi la présentation de la question contemporaine de la foi de M. NEUSCH, dans *La Foi, acte de Dieu, acte de l'homme*, Paris, Institut catholique, 1992.

L'unité de l'histoire ne peut procéder que de l'exercice du regard, des *oculi fidei*¹⁷ qui savent lire dans l'histoire les signes capables d'initier la foi. Seule la démarche de rétrovision¹⁸ et de rétroction permet de faire l'unité du signe et la cohérence de l'histoire. L'histoire est limitée par son objet même, impliquant notamment la difficulté de repérer en elle l'irruption d'une véritable nouveauté. De ce fait, la résurrection du messie crucifié est une nouveauté pour la tradition juive et le Vendredi saint a bel et bien été une catastrophe insurmontable pour les disciples¹⁹. La foi pascale apparaît ainsi dans l'histoire comme un défi à l'horizon même où elle est née : elle dépasse ce que le judaïsme pouvait prévoir et pour le messie et pour la manière dont on ressuscite. Au Christ ressuscité revient en premier le ministère de la foi, comme il l'a déjà fait pour Pierre et Paul, bouleversant leurs vies contre toute attente. Jésus, serviteur proexistant des hommes, fait don, en sa Pâque, de la foi pascale aux hommes, parachevant ainsi l'autocommunication de Dieu. La preuve tue la foi. Dans les récits des apparitions du Ressuscité, la foi constitue un don pascal fait par Dieu lui-même²⁰. Pour commencer, le disciple a beau être mis en présence du Ressuscité, aucune preuve ne vaut s'il n'a pas acquis les « yeux de la foi²¹ ».

H.U. von Balthasar, distinguant la *gnosis* de la *pistis*, établit également une différence entre *Gestalt* (forme, apparition) et *Zeichen* (signe). La *Gestalt* de Jésus ne se laisse pas approcher et percevoir en dehors de l'espace-temps historique où elle s'est manifestée. Mais le Ressuscité est identifiable par des signes qui sont, selon saint Thomas, des signes objectifs car « l'intelligence du croyant adhère à la réalité à laquelle il croit, non parce qu'elle voit cette réalité, soit en la regardant elle-même, soit en la ramenant à des principes premiers vus par soi, mais parce que l'autorité divine la convainc d'adhérer à ce qu'elle ne voit pas²² ; parce que cette inscription horizontale dans l'espace-temps n'est pas une dissolution du Christ, que la puissance

17. Rappelons pour mémoire que la formule de Rousselot n'a pas été acceptée en théologie en son sens le plus simple : la foi n'est pas une manière de regarder la réalité. Elle est plutôt le don qui nous aide à interpréter les faits.

18. Voir Ch. PERROT, *Jésus et l'histoire*, Paris, Desclee, 1979, "Jésus et Jésus Christ" n°11, p. 177.

19. M. HENGEL, p. 268.

20. H. U. Von BALTHASAR, *Herrlichkeit*, I, 1, p. 170.

21. P. ROUSSELOT, « Les yeux de la foi », RSR, I, 1910, p. 241-259.

22. *S Th IIa IIae*, q. 5 a. 2.

verticale de sa divinité le rend accessible au croyant²³. Les signes prophétiques qui accompagnent Jésus dans son histoire, ne sont parlants qu'à partir de lui-même, et non pas « eux-mêmes ». Seul l'acte croyant peut donner à ces signes prophétiques leur sens. Accorder foi à la résurrection, la proclamer comme action de Dieu et comme possibilité pour l'homme d'y voir son propre avenir, revient à ce que l'on se prononce sur la personne de celui qui ressuscite. C'est en ce sens que l'événement pascal constitue la date de naissance de la christologie. Celui qui est élevé dans la figure eschatologique du sauveur sauvé est le Fils²⁴. La foi pascale porte en elle tout ce qu'il y a de chrétien dans la foi. Il y a là de l'« étrange » dans la foi chrétienne qui la rend certes « difficile²⁵ », mais pas moins crédible.

Lc 16, 19-31 atteste la vanité de la preuve et de l'appel à la foi. Il s'agit d'une parabole à double-pointe. Se fondant sur une histoire d'origine égyptienne qui entrevoyait le renversement des valeurs dans l'au-delà, la parabole du pauvre Lazare et du riche est souvent interprétée comme une sorte d'histoire parénétiqque dont le sujet est le comportement qui sied au chrétien vis-à-vis du pauvre²⁶. La première pointe se rapporte à l'histoire connue de Lazare et du riche. La seconde est la plus importante : ceux qui se conduisent immoralement pensent qu'il n'y a pas d'au-delà, donc pas de jugement (16, 28). Mais le retour du mort ressuscité ne parvient pas pour autant à les conduire vers la conversion : « S'ils n'écoutent pas Moïse, ni les prophètes, même si quelqu'un ressuscite des morts ils ne seront pas convaincus » (Lc 16, 31).

La recherche de signes se révèle strictement contraire à la démarche de foi telle que Jésus l'envisage en saint Jean. Les signes ne peuvent être correctement interprétés qu'à partir de la foi. Ils ne sauraient la susciter. À vouloir à tout prix prouver que les récits néotestamentaires sont chronologiques, que le tombeau vide fut à l'origine de la foi pascale confirmée ensuite par les apparitions²⁷, comme l'affirme W. Pannenberg, ne risque-t-on pas de sortir du régime de la foi²⁸ ? « Si vous

23. H. U. VON BALTHASAR, *Herrlichkeit*, I, 1, p. 191.

24. H. KESSLER, p. 240.

25. R. BULTMANN, « L'étrange de la foi chrétienne », FC II, p. 229-246.

26. J. JEREMIAS, *Les paraboles de Jésus*, p. 242.

27. W. PANNENBERG, p. 122.

28. Ce qu'en aucun cas, bien entendu, ne prétend faire W. Pannenberg.

ne voyez signes et prodiges, vous ne croirez donc jamais » (Jn 4, 48), répond Jésus, sommé par la foule d'opérer des signes.

À l'inverse, lorsque Jésus accède à cette demande et consent à opérer des signes, le cœur fermé et la nuque raide du peuple empêchent ces signes d'être parlants : « Quoiqu'il eût opéré devant eux tant de signes, ils ne croyaient pas en lui » (Jn 12, 37), en quoi le destin de Jésus est identique à celui des prophètes qui parlent sans être entendus. Le signe est un déclencheur exogène de la foi uniquement si celui qui le perçoit l'accueille intérieurement.

L'établissement de l'histoire comme histoire du salut ne se confond pas avec une accumulation de preuves, mais constitue une réflexion sur les conditions d'une possible confession de foi. L'histoire en tant que telle ne peut pas établir la foi. Si les apparitions avaient le statut de preuves de la résurrection, on serait légitimement amené à se demander « si la révélation de Dieu dans la résurrection a encore besoin de la foi pour être reconnue²⁹ ». L'entreprise de Pannenberg demeure une interpellation et un défi lancé à tous les essais contemporains qui cherchent parfois à faciliter la tâche théologique en soustrayant trop vite le concept de résurrection à l'histoire et aux critères rationnels du vrai et du réel. Certes, l'établissement de la certitude historique de la résurrection de Jésus ne "donnera" jamais la foi. Cependant, le risque inverse, consistant à ne plus faire de la résurrection autre chose qu'un chiffre ou un emblème, est encore plus grand. L'argumentation selon les preuves (Anselme, Thomas d'Aquin) a constitué une voie vénérable de l'intelligence théologique du mystère de Dieu. La critique de ce chemin, voire le constat de ses apories, n'a pas entraîné pour autant un effondrement herméneutique. Bien au contraire, la théologie s'est mise à investir le donné biblique et a trouvé en lui la pertinence propre du discours au sujet de la Révélation. En ce sens, le Nouveau Testament constitue tout entier non une preuve, mais un fruit de la foi pascale. Or, l'acte croyant ne consiste-t-il pas à passer du constat de cet "il y a" de la foi pascale à sa possible pertinence pour l'homme d'aujourd'hui ?

29. J. MOINGT, *L'homme qui venait de Dieu*, Paris, Éd. du Cerf, 1993 (2^e éd.), « Cogitatio fidei » n°176, p. 265.

III

Commencement absolu, et nouvelle détermination de la foi.

Le Nouveau Testament ne présente pas des disciples qui viennent progressivement à la foi pascalle selon un cheminement dont le sommet serait la rencontre avec le Ressuscité ; c'est l'apparition du *kyrios* vivant qui déclenche en eux un processus de rétrovision de leur vie : ce temps passé avec Jésus de Nazareth jusqu'à sa mort qui se transforme, à la lumière de la révélation du Ressuscité, en itinéraire pascal. Le parcours seul des Écritures ne suffit pas ; il faut la révélation du Ressuscité par lui-même dans la lecture de l'Écriture et la fraction du pain pour accéder à la foi pascalle. De même, les attentes du peuple juif, les représentations de la résurrection qui furent les siennes, ne pouvaient suffire à saisir la nouveauté pascalle : il est exagéré de soutenir que la foi en la résurrection était de première importance pour les Juifs au temps de Jésus, comme il est faux de croire que la foi en la résurrection représente au temps de Jésus la ligne de partage entre croyants et incroyants³⁰. De même, affirmer, comme Pannenberg, que la résurrection de Jésus correspond à la réalisation de l'attente eschatologique d'Israël, ou, comme Schillebeeckx, que Jésus se révèle, en tant que prophète eschatologique exalté, comme la figure messianique attendue, suppose une uniformité des attentes et des représentations qui ne correspond pas à la complexité des figurations messianiques au temps de Jésus. La solution de l'origine exogène de la foi pascalle peut alors être envisagée. Celle-ci ne consiste pas à argumenter à partir de la seule rationalité historique. Le nouveau départ ne peut s'être produit sans retour sur soi et sans intériorisation des événements vécus avec le Jésus historique. La conception que les disciples ont pu avoir de l'eschatologie et de l'apocalypse a préparé les esprits à une nouveauté que le Jésus de l'histoire annonce dans la prédication du Règne. La résurrection de Jésus représente cependant une révélation au sujet des choses dernières³¹. C'est là le paradoxe de l'eschatologie

30. B. RIGAU, *Dieu l'a ressuscité. Exégèse et théologie biblique*, Gembloux (Belgique), Duculot, 1973, p. 15.

31. H. KESSLER, p. 211.

pascale : un événement venu à l'histoire – la mort-résurrection de Jésus – est devenu un événement eschatologique. Dans un sens, on a raison de n'accepter comme strictement historique la seule mort de Jésus. Sa résurrection constitue un événement eschatologique de la fin de l'histoire. Il est également vrai que « seule la foi des premiers disciples peut être qualifiée d'événement historique³² ». La venue à l'histoire et à la parole de l'événement pascal se réalise par le témoignage des apôtres. Par la résurrection, Jésus sort de l'espace-temps pour se positionner au point d'accomplissement de l'histoire duquel il advient désormais. L'entre-deux de l'Église, entre apocalypse et eschatologie, c'est-à-dire entre révélation pascale et actualisation par l'Esprit jusqu'à la consommation des temps, est le lieu de la décision croyante de suivre le Ressuscité. La foi pascale n'est pas un piétisme régressif mais invite à achever dans le corps ecclésial la résurrection de son Seigneur.

Le commencement de la foi pascale a quelque chose d'un surgissement, d'une explosion caractéristique de toute genèse, d'une nouveauté qui trouve sa dynamique dans une réalité qui s'impose non par des preuves, mais comme une adhésion à celui qui apparaît³³. Étant adhésion à un Vivant, la foi pascale ne peut pas s'enraciner dans la vie et la mort de Jésus seules, mais aussi dans l'agir de Dieu et dans la révélation qu'il fait du destin de celui qui est son Fils. Le message de Jésus ne pouvait pas simplement perdurer par-delà sa mort, sans plus. Même la mémoire de ses disciples aurait fini, au bout de quelques générations, par en oublier l'essentiel. Dans la discontinuité que le moment de la Croix instaure dans la vie de Jésus sous la forme d'un hiatus que Dieu seul, par son agir, et l'homme, par sa foi, peuvent combler, on ne pourra plus parler autrement de Jésus que comme du Crucifié ressuscité. Seule l'action de Dieu totalement créatrice peut assurer, garantir, une continuité. De fait, la nouveauté de la foi devient foi de la nouveauté : désormais, on ne dira plus Dieu-qui-donne-vie-aux-morts, mais : Dieu-qui-a-ressuscité-Jésus. La cause de Jésus a perduré par-delà sa mort, mais pas comme la pensée ou l'enseignement d'un maître demeure dans le cœur d'un groupe de

32. R. BULTMANN, *Foi et compréhension II. Eschatologie et démythologisation*, Paris, Seuil, 1969, p. 237.

33. H. KESSLER, p. 211.

disciples, comme ce fut le cas pour un Platon, par exemple. Les chrétiens ont composé les évangiles non pour consigner les enseignements d'un mort, mais pour porter témoignage à un Vivant³⁴.

La foi pascale porte sur un commencement absolu qui en est l'origine : l'apparition du Ressuscité. Elle se fonde ensuite comme lecture croyante de l'histoire de Jésus sur la foi en Dieu. Or, le commencement contient toujours l'origine et, de manière programmatique, son développement³⁵. Le commencement désigne aussi en théologie le point de repérage de l'agir divin : dire qu'il y a un commencement absolu, c'est affirmer que Dieu agit directement³⁶. Donc, si « le commencement vit du mouvement vers son achèvement, dont l'accomplissement est porté par Dieu, qui seul est en même temps origine et fin³⁷ », la résurrection est entièrement un acte de Dieu en Christ. Cela signifie qu'« une saisie adéquate d'une foi non communiquée par la tradition n'est pas possible et que nous ne pouvons donc comprendre qu'analogiquement les apparitions pascales comme le commencement de cette foi³⁸ ». La foi pascale n'a pas pu naître seulement à partir du sentiment, conscient ou non, commun à tout homme, d'accomplissement personnel. Elle constitue un acte posé par un individu sur le mode d'une confession de foi en l'espérance de sa propre résurrection³⁹. Cette position ne vaut qu'à partir du moment où la foi pascale existe dans l'histoire, comme confession ecclésiale des témoins du Ressuscité. La foi pascale aujourd'hui, comme hier, aux origines, procède du « lien indissociable d'une expérience personnelle et d'une interprétation dans la foi », mais seulement à partir du moment où le croyant fait confiance à l'expérience apostolique comme originante, mais aussi actualisable pour lui aujourd'hui⁴⁰.

Insister sur le caractère exogène de l'origine de la foi pascale ne revient pas à faire de l'événement un fait brut qui ne pourrait être interprété. Si tel avait été le cas, ni les récits de tombeau vide, ni les dialogues de reconnaissance du Crucifié apparaissant comme Ressuscité

34. J. BECKER, *Jesus von Nazareth*, Berlin - New-York, W. de Gruyter, 1996, p. 441.

35. W. KASPER, *Jésus le Christ*, p. 213.

36. A. DARLAPP, art. « Anfang », *L Th K I*, col. 527.

37. A. DARLAPP, col. 528.

38. W. KASPER, *Jésus, le Christ* p. 213.

39. K. RAHNER, *Christologie*, p. 38.

40. Cl. GEFFRÉ, p. 125.

aux disciples n'auraient de raison d'être. La foi pascale interprète des données de l'histoire. Ce que Cl. Geffré appelle « interprétation » ne constitue en rien l'invitation à une relativisation de la facticité de la Résurrection. Il ne faut pas craindre de parler d'interprétation pour qualifier la foi pascale. En effet, la foi est un déchiffrement du réel, d'un certain nombre de faits qui deviennent, par la foi des faits-signes⁴¹.

Le commencement absolu que représente la foi pascale permet également à la communauté chrétienne d'entrer en christologie. Ainsi, « en proclamant Jésus ressuscité, nous signifions la manière dont nous nous situons par rapport à lui, en le reconnaissant par cette confession pascale comme notre Sauveur-Juge-Seigneur, condition que nous lui reconnaissons comme eschatologique-présente⁴² ». L'acte de croire est un acte de courage, qui ne consiste pas seulement à accepter d'endurer le temps d'après le Vendredi saint, mais suscite aussi le courage d'affirmer que c'est bien l'événement de la Résurrection de Jésus qui est le moteur de la foi capable d'agir⁴³. Cet acte de foi compris comme courage consiste à confesser que pour Jésus Christ, en son destin de mort, l'espérance absolue a réussi, qu'elle a atteint son but en Dieu qui l'a ressuscité. Appelant à la foi, Jésus, dans son chemin pascal, est le premier à en montrer les conséquences existentielles de confiance en Dieu, d'acceptation de la fragilité, d'intégration de la mort dans le projet de Dieu, de kénose indispensable permettant l'agir ressuscitant de Dieu.

Le passage de l'accablement total à la proclamation assurée⁴⁴ n'étant pas le seul fait d'un itinéraire subjectif, les disciples ont fait une expérience de la foi comme illumination, connaissance et grâce⁴⁵. Elle leur permet de rejoindre un fait qui, autrement, serait inaccessible. Cette grâce est vécue dans une expérience qui fait comprendre aux apôtres que « quelque chose leur *arrivait*, et ils ont posé l'acte de *croire* que ce quelque chose était inintelligible en dehors de ce que, pourtant, ils n'attendaient aucunement : la résurrection de Jésus⁴⁶ ».

41. A. GESCHÉ, p. 301 s.

42. A. GESCHÉ, p. 303.

43. K. RAHNER, *Glaube als Mut*, p. 31.

44. J. DORÉ, "Croire en la résurrection de Jésus-Christ", *Etudes* 356/4, avril 1982, 525-542, p. 536.

45. K. RAHNER, p. 41.

46. J. DORÉ, p. 537.

Donner foi à la Résurrection comme message central du christianisme annoncé par les apôtres signifie croire que Dieu a agi. Cette action ne peut cependant être affirmée que dans des conditions que la théologie tente de définir, à partir d'une conviction qui se trouve au cœur de la Bible : Dieu est celui qui, par essence, agit. Le Nouveau Testament témoigne d'une expérience originale et originante de la foi pascale : les apparitions du Ressuscité. La figure (*Gestalt*) du Ressuscité apparaissant aux disciples ne semble objectivable par la foi seulement au cours d'un procès. Dépassant l'image, la *figure* renvoie à la réalité vécue des disciples : le régime de la foi et de l'espérance eschatologique. Cette figure procède par le don exogène de la foi pascale. Pour comprendre l'avènement de cette figure du Ressuscité dans la vie des disciples, et donc l'origine de leur foi, il ne suffit pas de développer une psychologie ou une ontologie de l'acte pascal de croire⁴⁷. La foi pascale ne peut procéder que d'une foi qui la précède, non en l'espérance en la résurrection, mais, bien plus en amont, aux origines. Elle ne peut sourdre que de l'endroit même où tout acte de croire prend sa source : en Dieu créateur. En apparaissant aux siens, le Crucifié ressuscité leur révèle l'essence de la foi en Dieu créateur, il leur fait la grâce de comprendre que, non pas malgré mais avec ses ténèbres, que le Fils a assumées, Dieu aime le monde et que celui-ci a bénéficié de sa part l'engagement total manifesté en Jésus Christ⁴⁸.

La théologie se doit de prendre pour objet la question de l'acte de foi. Car ce qui est en jeu lorsqu'on parle de la foi pascale, n'est rien d'autre que la foi elle-même. Voilà le grand paradoxe : la foi a pour objet Dieu, mais c'est sur lui qu'elle compte pour fonder sa vérité. C'est Dieu lui-même qui vérifie la foi. Les anciens avaient imaginé Dieu comme un roc ; Paul rappelle que c'est un roc qui se déplace. Passer de l'attachement aux reliques à une foi qui assume l'absence, tel apparaît le cheminement pascal de tous les acteurs accourus au tombeau puis claquemurés au cénacle. Le mystère pascal est donc le mystère du passage à la foi. Passage de la dispersion au rassemblement ecclésial ; de la tristesse d'un mort-présent à la joie d'un vivant-absent. *Pessah* est souvent traduit par « passage », mais la racine verbale de ce mot signifie « sauter », « faire un grand bond ». La libération du peuple hébreu ne va pas sans un saut dans l'inconnu, qui est à la

47. G. KOCH, *Die Auferstehung Jesu Christi*, Tübingen, J.C.B. Mohr (Paul Siebeck), 1959, p. 17.

48. G. KOCH, p. 20.

fois consentement à l'exode et à la précarité, et acceptation de renoncer aux béquilles d'une foi infantile ou aux servilités subtiles d'Égypte.

La foi peut-elle être envisagée autrement que comme un pari ? L'expérience chrétienne est pascale, car la foi n'est pas donnée comme un dû et elle ne survient pas en conclusion d'une démonstration. Le hiatus entre Vendredi saint et dimanche de Pâques, c'est Dieu lui-même qui le franchit dans le chemin historique de Jésus de Nazareth. Il en va, et il en ira toujours, de même pour les générations suivant les témoins des apparitions. Ce saut de la foi, c'est Dieu qui le franchit, pas vraiment nous. La pâque de Jésus commence dans une mort humaine comme l'union de ce qui ne passe pas avec ce qui passe ; l'incarnation elle-même est déjà pascale, puisqu'elle est passage, saut de Dieu, dans l'humain. Peut-on imaginer qu'ayant fait ce grand saut dans l'humain, Dieu ait définitivement fermé la parenthèse ? Lorsque le Fils, marqué par son humanité, retourne au Père, c'est dans la splendeur du Crucifié vivant, dans une gloire crucifiée ; en aucun cas il ne s'agit d'une battue en retraite frileusement accomplie hors de la dure condition humaine, vers la réalité protégée d'un cocon céleste. Quelque chose en Dieu a bougé vers nous ; quelque chose de nous est entré en Dieu, accueilli en Christ. Le grand saut pascal, c'est encore Dieu qui le réalise en donnant la vie à Jésus mort. Seul Dieu peut garantir et réaliser ce passage. Lui seul peut dresser un pont entre la mort et la vie dans un travail de récréation. Répondre au kérygme de l'Église signifie donc d'abord faire le saut de la foi qui consiste à croire et à affirmer que Dieu est origine et terme de la vie. Le tombeau vide indique une direction et invite à un passage, sauve de l'amnésie et provoque l'anamnèse. Avoir le courage d'entrer dans le tombeau avec sa vacuité angoissante est un passage vers la foi qui supprime la frontière entre le monde des morts et celui des vivants.

La foi chrétienne en la résurrection est donc une foi du courage d'exister et de mourir. L'idée de notre disparition nous effraie. Le chrétien devrait être celui qui répond positivement à l'invitation de René Char : « Ne crains pas de vivre plus près de la mort que les autres mortels. » Ceux qui sont morbides sont ceux que la mort dégoûte. Ce sont ceux-là même qui n'aiment pas la vie. Vivre la foi pascale c'est accepter, devant la mort irrémédiable, de renoncer aux consolations pour construire sur Dieu et dans la foi. En ce sens, être chrétien, c'est apprendre à apprivoiser sa mort, s'y préparer, non comme un désir de fuir le monde, mais, inversement, comme la veille curieuse d'un

au-delà, d'un au-devant de soi. La foi pascale est une affirmation sur la mort et à partir d'elle. Elle commence même par la mort. Le raccourci que fait Bultmann en affirmant que la foi pascale est un discours sur et à partir du *logos tou staurou* est, à ce titre, légitime, à condition toutefois que l'on renonce à confondre ce thème paulinien avec celui, issu du XIX^e siècle, de mort de Dieu. La foi au pied de la Croix n'est pas une invitation piétiste à dépasser la douleur du deuil. C'est confesser que le Crucifié est vivant parce que Dieu est plus puissant que la mort. L'action créatrice de Dieu est également sotériologique, donc créatrice.

Si l'on retient les quatre points qui, selon H. Bourgeois, font l'originalité de la foi chrétienne, à savoir la grâce, l'événement, la passion du sujet et son désir de connaître et de comprendre⁴⁹, l'événement pascal est le point d'originalité du christianisme. La résurrection est une *grâce* que Dieu fait à Jésus. De même, les apparitions sont une grâce pour les témoins. L'*événement* est au cœur de la foi pascale, puisqu'elle affirme que la résurrection est un moment de l'histoire dans lequel Dieu s'est manifesté. La foi pascale est également *passion du sujet*. Celui-ci est affronté à la mort, mais son intégralité, son « moi » sont garantis, par-delà la mort. Enfin, l'événement pascal a mis au cœur de l'Église le *désir de croire et de comprendre*. Essayer de penser l'action de Dieu n'est pas le moindre de ces désirs, et constitue une nécessité herméneutique.

IV

L'itinéraire pascal inaugural de Jésus

La *norma normans* de l'existence chrétienne ne se trouve pas seulement dans l'accueil de l'Évangile comme Parole de Dieu en Jésus. Ce dont l'Évangile témoigne se donne également comme un itinéraire, celui de Jésus de Nazareth. Sans verser dans la naïveté consistant à remonter à un Jésus des origines libéré du carcan dogmatique des Églises, la prise en compte de l'humanité de Jésus comme lieu d'advenue de l'action pascale de Dieu représente une tâche non

49. H. BOURGEOIS, « Pratiques et originalité de la foi chrétienne », dans J. DORÉ (éd.), *Introduction à l'étude de la théologie*, 2. *Le christianisme et la foi chrétienne*, Paris, Desclée, 1992, p. 98-101.

seulement pour la christologie, mais également pour la théologie d'aujourd'hui.

Les théologies de la mort de Dieu ou les théories de l'effondrement de Jésus ne tiennent pas tout simplement en regard de l'événement pascal. Jésus meurt certes abandonné, livré par les hommes et en quelque sorte livré à lui-même. Mais il meurt en Dieu, il meurt vers Dieu⁵⁰. La qualité pascale de la Passion avant la résurrection n'est pas assez soulignée. La vie tout entière de Jésus de Nazareth est une célébration du Père. Qu'on lise la péricope de Gethsémani sans *a priori* de lecture et l'on se rendra compte que l'itinéraire de Jésus ne se brise pas sur la volonté d'un Dieu qui serait une sorte de statue du commandeur. Le mystère de la rencontre de Jésus avec son Dieu-abba aboutit à un oui mutuel. Jésus *se lève* et invite les disciples endormis à le suivre. C'est lui qui fixe l'heure, pas Judas. En Jn on trouve une parfaite illustration de cette attitude : « Ma vie nul ne la prend, c'est moi qui la donne » (Jn 10). E. Bianchi a raison de rappeler que « la croix est devenue symbole de salut grâce au Crucifié, et non l'inverse »⁵¹. La vie de Jésus se lit donc comme un itinéraire pascal non pas d'abord dans ce que les évangiles ont gardé à son sujet d'extraordinaire (miracles, multiplication des pains, discours) mais dans ce qu'ils ont consigné de son ordinaire. Si nous ne sommes pas encore habitués à lire au fil des pages des Évangiles « la beauté solaire de la vie de Jésus », nous finissons par oublier que la vie quotidienne de Jésus qui témoigne du beau et du bon parce qu'elle est tout entière construite sur la confiance absolue en Dieu est en tant que telle source de la résurrection. L'itinéraire pascale de Jésus de Nazareth constitue un laisser-agir de Dieu dans son existence. En faisant toute sa place à Dieu, il lui permet d'être pour lui providence.

Depuis Kant au moins on répute volontiers naïf voire insensé tout recours au discours providentiel. L'échec des eschatologies politiques de toute forme d'État providence... Cependant, peut-on imaginer Jésus de Nazareth sans ce fondement que représente sa foi inébranlable en Dieu sauveur. Ni la Cène ni Gethsémani ne sont envisageables sans cette attitude générique de Jésus. Cette foi en Dieu est déjà présente dans la scène des tentations. Le messie ne se jettera pas en bas pour prouver

50. E. JÜNGEL, *Dieu, mystère du monde*, I, 200 ss. et 246 ss.

51. « Une vie qui soit "Bonne Nouvelle" », *La Croix*, 03.11.200, p. 23.

qui il est. Mais il sait qu'il peut se jeter dans les bras de Dieu. La rencontre avec le baptiste apparaît déterminante. Dans les eaux du Jourdain il semble avoir fait une expérience fondatrice : la découverte d'un Dieu paternel et proche. Il y a de la distorsion herméneutique à comprendre le cri d'abandon de Jésus de Nazareth sur la croix comme inaugurant l'ère de la mort de Dieu ou comme possibilité qu'il ait pu mourir dans le sentiment d'abandon⁵². Jésus meurt en Dieu. La seule garantie, c'est la foi.

C'est aussi l'expérience et la foi de Paul. Dans sa méditation sur la résurrection du chrétien, il pose que le passage du *soma semé* au *soma pneumatikon* ne relève pas de la logique biologique, mais uniquement du travail de Dieu. Entrer dans la mort constitue ainsi l'acte de foi le plus fort qui se puisse imaginer.

Croire chrétiennement en Dieu, c'est donc croire que Jésus de Nazareth a été ressuscité par celui dont il a fait l'expérience, toute sa vie durant, comme le Vivant présent, lui permettant de s'engager dans l'existence jusqu'à la mort, dans le don, le pardon et l'abandon. L'action ressuscitante de Dieu ne devient histoire que là où une vie humaine se fait entièrement célébration de Dieu. Croire en Dieu, c'est donc croire que Dieu agit. Croire que Dieu agit, c'est pouvoir se porter vers l'avenir avec confiance. Puisque l'agir de Dieu est celui d'un être absolument libre, l'avenir de l'homme capable de lui faire confiance est ouvert. Ce Dieu de Pâques n'est autre que cette providence que la modernité remet si fortement en cause. On comprendra aisément que le spécifique du scandale chrétien ne tient peut-être pas d'abord, pas seulement, dans celui de la proclamation du Crucifié qui est Dieu, mais aussi, et avant tout dans le fait que l'on puisse croire *encore* que Dieu est à l'œuvre. L'itinéraire de Jésus dont les évangiles relèvent les traces atteste que le premier mystère du Ressuscité est le mystère de sa foi en Dieu !

Michel DENEKEN

*Maître de conférences,
doyen de la Faculté de Théologie Catholique
de l'Université Marc-Block de Strasbourg.*

52. Nous mêmes écrivions en 1988 dans ce sens. Depuis l'étude approfondie des traditions évangéliques et pauliniennes relatives à la résurrection de Jésus, nous pensons que le cri de Jésus est à comprendre comme l'Incipit du Ps 22.